



NEIL
GAIMAN
L'Océan
AU BOUT
DU CHEMIN

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
PATRICK MARCEL

ILLUSTRATIONS DE
ELISE HURST

AU DIABLE VAUVERT

Du même auteur au Diable vauvert

GOOD OMENS (DE BONNS PRÉSAGES), avec Terry Pratchett, roman

STARDUST, roman

DES CHOSES FRAGILES, nouvelles

NEVERWHERE, roman

AMERICAN GODS, roman

ANANSI BOYS, roman

L'Océan au bout du chemin, roman

PAR BONHEUR LE LAIT, novella illustrée par Boulet

LA MYTHOLOGIE VIKING, récits

SIGNAL D'ALERTE, nouvelles

L'ART COMPTE, essai illustré par Chris Riddel

RAGOÛT DE PIRATE, album illustré par Chris Riddel

VU DES POP CULTURES, anthologie

MIROIRS ET FUMÉE, nouvelles

Cycle illustré par Daniel Egnéus :

AMERICAN GODS

ANANSI BOYS

LE MONARQUE DE LA VALLÉE

LE DOGUE NOIR

Titre original : THE OCEAN AT THE END OF THE LANE

ISBN : 978-2-84626-803-5

Texte © Neil Gaiman, 2013

Illustrations © Elise Hurst, 2019

© Éditions Au diable vauvert, 2014, pour la traduction française

© Éditions Au diable vauvert, 2023, pour la présente édition

Au diable vauvert

www.audiable.com

La Laune 30600 Vauvert

contact@audiable.com

Pour Amanda,
qui voulait savoir.

N. G.

Pour Archer et Samson, amis des chats
et Aventuriers Extraordinaires.
Et Peter, pour tout.

E. H.

« J'ai gardé de ma propre enfance un souvenir vivace...
je savais des choses terribles. Mais je savais qu'il ne fallait pas
laisser voir aux adultes que je savais. Ça les aurait effrayés. »

Maurice SENDAK, entretien avec Art SPIEGELMAN,
The New Yorker, 27 septembre 1993



Ce n'était qu'une mare aux canards, à l'arrière de la ferme. Pas très grande.

Selon Lettie Hempstock, il s'agissait d'un océan, mais je savais bien que c'était absurde. Selon elle, pour arriver ici, ils avaient traversé l'océan depuis le vieux pays.

Selon sa mère, Lettie s'embrouillait dans ses souvenirs, tout cela remontait loin et puis, de toute façon, le vieux pays avait sombré.

Selon la vieille Mme Hempstock, la grand-mère de Lettie, elles se trompaient toutes les deux, et le lieu qui avait coulé n'était pas le vieux pays, le vrai. Elle disait s'en souvenir, elle, du vrai vieux pays.

Selon elle, le vrai vieux pays avait explosé.





PROLOGUE

Je portais un costume noir, une chemise blanche, une cravate noire et des chaussures noires, bien cirées et brillantes : des vêtements dans lesquels j'aurais été mal à l'aise, en temps ordinaire, comme si j'avais endossé un uniforme volé ou si je voulais passer pour un adulte. Aujourd'hui, ils m'apportaient une sorte de réconfort. Je portais les vêtements appropriés à une rude journée.

J'avais accompli mon devoir, le matin, prononcé les paroles que je devais prononcer, et j'étais sincère en les disant ; et puis, une fois le service terminé, je suis monté en voiture et je suis parti au hasard, sans plan défini, avec environ une heure à tuer avant de rencontrer d'autres gens que je n'avais plus vus depuis des années, serrer d'autres mains et boire trop de tasses de thé dans le beau service



en porcelaine. J'ai suivi des routes de campagne sinueuses du Sussex dont je ne me souvenais qu'à demi, jusqu'à ce que je me retrouve dans la direction du centre-ville, aussi ai-je obliqué, au hasard, sur une autre route, et tourné à gauche, puis à droite. C'est seulement alors que j'ai compris où j'allais vraiment, où j'allais depuis le début, et ma sottise m'a fait grimacer.

Je roulais vers une maison qui n'existait plus depuis des décennies.

J'ai à ce moment-là songé à faire demi-tour, alors que je suivais une rue large qui était autrefois un chemin empierré de silex au long d'un champ d'orge ; à faire demi-tour et à laisser le passé en paix. Mais je ressentais de la curiosité.

L'ancienne maison, celle où j'avais vécu sept ans, de l'âge de cinq ans jusqu'à celui de douze, avait été démolie et elle était perdue pour de bon. La nouvelle, celle que mes parents avaient construite au bas du jardin, entre les bosquets d'azalées et le rond vert dans l'herbe que nous appelions le cercle des fées, celle-là avait été vendue trente ans plus tôt.

En vue de la nouvelle maison, j'ai ralenti la voiture. Ça resterait toujours la nouvelle maison, dans ma tête. Je me suis engagé dans l'allée, pour observer de quelle façon ils avaient développé son architecture du milieu des années 70. J'avais oublié que ses briques étaient brun chocolat. Les nouveaux habitants avaient transformé le tout petit balcon de ma mère en un jardin d'hiver sur deux niveaux. J'ai contemplé la maison, me rappelant moins que je m'y attendais mes années d'adolescence : ni



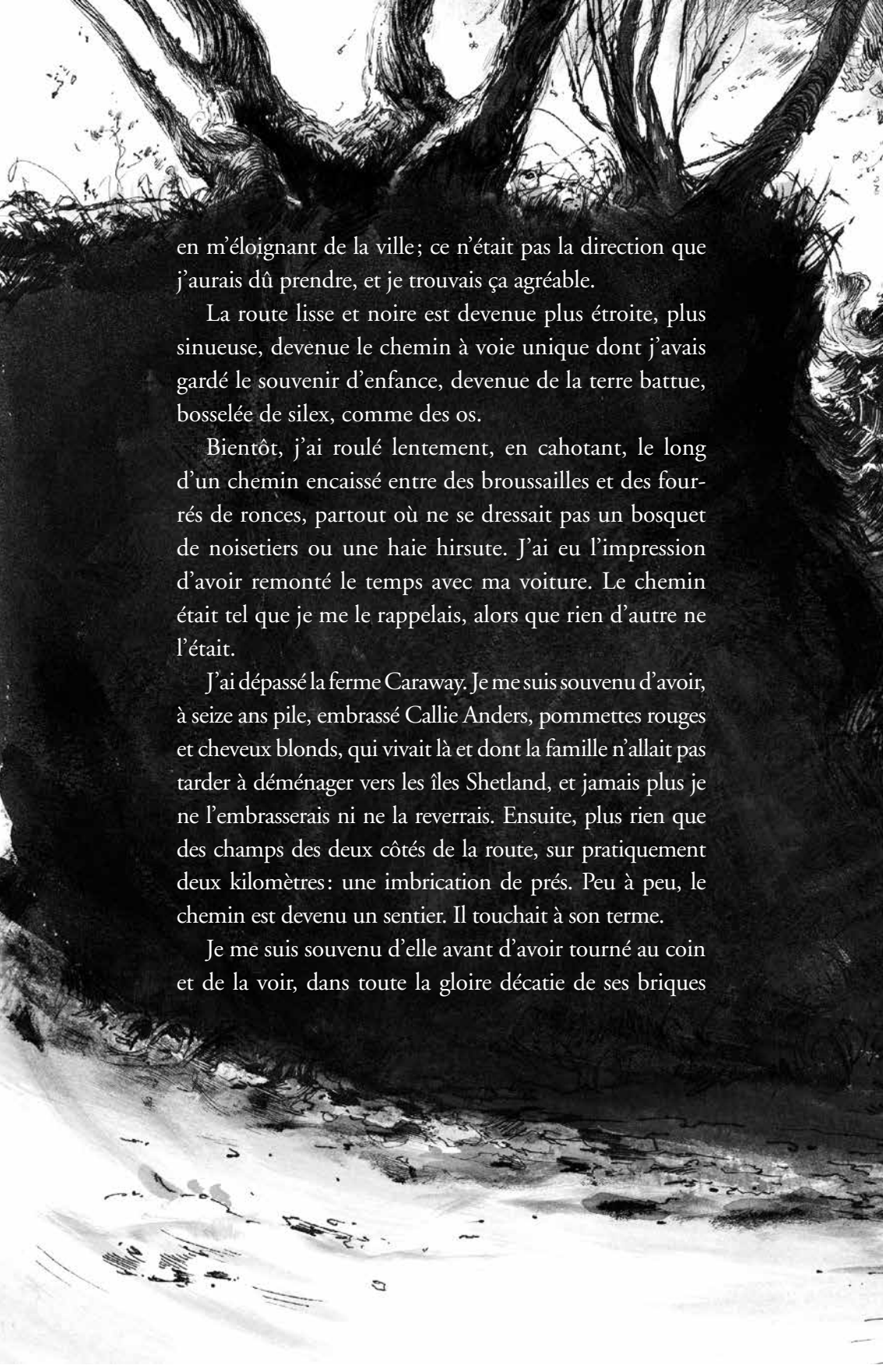


bons moments, ni mauvais. Adolescent, j'avais habité ici quelque temps. Ça ne semblait pas être une composante de ce que j'étais à présent.

J'ai reculé avec la voiture pour sortir de leur allée.

Il était temps, je le savais, de me rendre à la maison agitée et joyeuse de ma sœur, toute toilettée et guindée pour ce jour. J'allais discuter avec des gens dont j'avais oublié l'existence depuis des années et ils m'interrogeraient sur mon mariage (sombé une décennie plus tôt, une liaison qui s'était lentement effilochée jusqu'à ce que, finalement, comme cela semblait être leur lot commun, elle cède), me demanderaient si je voyais quelqu'un (non ; je n'étais même pas sûr d'en être capable, pas tout de suite), et me poseraient des questions sur mes enfants (tous grands, ils mènent leur propre vie, ils regrettent de ne pas avoir pu venir aujourd'hui), le travail (ça marche, merci, répondrais-je, sans jamais savoir comment parler de ce que je fais. Si je savais en parler, je n'aurais pas besoin de le pratiquer. Je crée de l'art, parfois je crée de l'art véritable, et parfois il comble les vides béants de ma vie. Quelques-uns. Pas tous). Nous évoquerions la disparition ; nous nous souviendrions des morts.

Le petit chemin de campagne de mon enfance était désormais une route d'asphalte noir qui servait de zone tampon entre deux lotissements tentaculaires. J'ai continué à la suivre,



en m'éloignant de la ville; ce n'était pas la direction que j'aurais dû prendre, et je trouvais ça agréable.

La route lisse et noire est devenue plus étroite, plus sinueuse, devenue le chemin à voie unique dont j'avais gardé le souvenir d'enfance, devenue de la terre battue, bosselée de silex, comme des os.

Bientôt, j'ai roulé lentement, en cahotant, le long d'un chemin encaissé entre des broussailles et des fourrés de ronces, partout où ne se dressait pas un bosquet de noisetiers ou une haie hirsute. J'ai eu l'impression d'avoir remonté le temps avec ma voiture. Le chemin était tel que je me le rappelais, alors que rien d'autre ne l'était.

J'ai dépassé la ferme Caraway. Je me suis souvenu d'avoir, à seize ans pile, embrassé Callie Anders, pommettes rouges et cheveux blonds, qui vivait là et dont la famille n'allait pas tarder à déménager vers les îles Shetland, et jamais plus je ne l'embrasserais ni ne la reverrais. Ensuite, plus rien que des champs des deux côtés de la route, sur pratiquement deux kilomètres: une imbrication de prés. Peu à peu, le chemin est devenu un sentier. Il touchait à son terme.

Je me suis souvenu d'elle avant d'avoir tourné au coin et de la voir, dans toute la gloire décatie de ses briques



rouges: la ferme des
Hempstock.

Elle m'a pris par surprise;
pourtant, le chemin s'était toujours
achevé là. Je n'aurais pas pu aller plus loin. J'ai
garé la voiture auprès de la cour de la ferme. Je
n'avais aucun plan en tête. Je me suis demandé si,
après tant d'années, quelqu'un y vivait encore ou, plus
précisément, si les Hempstock y vivaient encore. Cela

semblait peu probable, mais après tout, du peu que je gardais en mémoire, c'étaient des gens improbables.

J'ai été assailli par la puanteur de bouse de vache dès que je suis descendu de voiture, et j'ai traversé la petite cour, avec précaution, jusqu'à la porte principale. J'ai cherché une sonnette, en vain, et puis j'ai frappé. La porte n'avait pas été fermée à fond, et elle s'est entrebâillée doucement quand je l'ai cognée de mes phalanges.

J'étais venu ici, non, il y avait longtemps ? J'en avais la certitude. Les souvenirs d'enfance sont parfois masqués sous ce qui advient par la suite, comme des jouets d'enfance oubliés au fond d'un placard encombré d'adulte, mais on ne les perd jamais pour de bon. Je suis entré dans le vestibule et j'ai appelé : « Ohé ? Il y a quelqu'un ? »

Je n'ai rien entendu. J'ai senti des odeurs de pain qui cuit, d'encaustique pour meubles et de bois anciens. Mes yeux ont été lents à s'accommoder à la pénombre : je l'ai scrutée, me préparant à tourner les talons pour m'en aller lorsqu'une femme âgée est sortie du couloir obscur, un chiffon blanc à la main. Elle portait longs ses cheveux gris.

« Mme Hempstock ? » ai-je demandé.

Elle a penché la tête sur un côté, m'a regardé. « Oui. Je vous connais, vous, jeune homme », a-t-elle dit. Je ne suis pas un jeune homme. Plus maintenant. « Je vous connais, mais les choses se brouillent quand on arrive à mon âge. Qui êtes-vous, exactement ? »

— Je crois que je devais avoir sept ans, peut-être huit, la dernière fois que je suis venu ici. »

Alors, elle a souri. « Vous étiez l'ami de Lettie ? D'en haut du chemin ? »

— Vous m'avez donné du lait. Il était tout chaud tiré des vaches. » Et j'ai alors pris conscience de toutes les années qui avaient passé, et j'ai corrigé : « Non, ce n'est pas vous qui avez fait ça, ce devait être votre mère qui m'a donné du lait. Excusez-moi. » En vieillissant, nous devenons nos parents ; si on vit assez longtemps, on voit des visages se répéter dans le temps. Je me souvenais de Mme Hempstock, la mère de Lettie, comme de quelqu'un de trapu. Cette femme-ci était maigre comme un clou et paraissait délicate. Elle ressemblait à sa mère, à la femme que j'avais connue sous le nom de « la vieille Mme Hempstock ».

Parfois, en me regardant dans la glace, je vois le visage de mon père, pas le mien, et je me souviens de la façon qu'il avait de se sourire dans les miroirs, avant de sortir. « Pas mal, disait-il à son reflet avec approbation. Pas mal. »

« Vous êtes venu voir Lettie ? m'a demandé Mme Hempstock.

— Elle est ici ? » Cette idée m'a surpris. Elle était *partie* quelque part, non ? En Amérique ?

La vieille femme a secoué la tête. « J'allais justement mettre la bouilloire sur le feu. Vous prendrez bien un peu de thé ? »

J'ai hésité. Puis j'ai répondu que, si elle n'y voyait pas d'inconvénient, j'aimerais qu'elle m'indique le chemin de la mare aux canards, d'abord.

« La mare aux canards ? »

Je savais que Lettie lui donnait un drôle de nom. Je me souvenais de ça. « Elle l'appelait la mer. Quelque chose dans ce genre. »

La vieille femme a posé son chiffon sur le buffet. « Ça se boit pas, l'eau de mer, hein ? Trop salée. Ça serait comme boire le sang de la vie. Vous vous rappelez le chemin ? On y va en faisant le tour de la maison. Suffit de suivre le sentier. »

Si vous m'aviez posé la question une heure plus tôt, j'aurais répondu que non, je ne me rappelais pas ce sentier. Je ne crois même pas que je me serais souvenu du nom de Lettie Hempstock. Mais, debout dans ce vestibule, tout me revenait. Des souvenirs attendaient à la lisière des choses, pour me faire signe. Vous m'auriez déclaré que j'avais à nouveau sept ans, j'aurais pu vous croire à moitié, un instant.

« Merci. »

Je suis sorti dans la cour de la ferme. J'ai longé le poulailler, passé la vieille grange et suivi le bord du champ, me rappelant où j'étais et ce qui venait ensuite, et exultant de le savoir. Des noisetiers bordaient le pré. J'ai cueilli une poignée de noisettes vertes, les ai empochées.

Ensuite, la mare, ai-je pensé. Je n'ai plus qu'à contourner la grange, et je vais la voir.

Je l'ai vue et je m'en suis senti curieusement fier, comme si ce seul effort de mémoire avait soufflé une partie des toiles d'araignées de la journée.

La mare était plus réduite que dans mon souvenir. Il y avait une petite remise en bois sur l'autre berge et, au bord du sentier, un antique et lourd banc de bois et de métal. Les lattes écaillées avaient été peintes en vert quelques années plus tôt. Je me suis assis sur le banc et j'ai fixé le reflet du ciel dans l'eau, l'écume de lentilles d'eau sur les



bords, et la demi-douzaine de nénuphars. De temps en temps, je jetais une noisette au milieu de la mare, cette mare que Lettie Hempstock appelait...

Non, ce n'était pas la mer...

Elle devait être plus vieille que moi, actuellement, Lettie Hempstock. Elle n'avait à l'époque qu'une poignée d'années d'avance sur moi, malgré tous ses drôles de discours. Elle avait onze ans. J'avais... combien avais-je? C'était après la fête d'anniversaire ratée. Je le savais. Je devais donc avoir sept ans.

Je me suis demandé si nous ne serions pas tombés à l'eau, un jour. Est-ce que je l'avais poussée dans la mare aux canards, cette drôle de fille qui vivait dans la ferme tout au bout du chemin? Je me souvenais de l'avoir vue dans l'eau. Il se pouvait qu'elle m'y ait poussé aussi.

Où était-elle partie? En Amérique? Non, en *Australie*. Voilà. Quelque part très, très loin.

Et ce n'était pas la mer. C'était l'océan.

L'océan de Lettie Hempstock.

Je me suis souvenu de ça et, me souvenant de ça, je me suis souvenu de tout.

I

Personne n'est venu à la fête de mon septième anniversaire.

Il y avait une table garnie de gelées et de petits gâteaux, un chapeau de cotillon auprès de chaque place et un gâteau d'anniversaire avec sept bougies, au centre de la table. Le gâteau était décoré d'un dessin de livre, avec du glaçage. Ma mère, qui avait organisé la fête, m'a raconté qu'aux dires de la dame de la pâtisserie, ils n'avaient encore jamais dessiné de livre sur un gâteau et qu'en général, pour les garçons, c'étaient des ballons de football ou des engins spatiaux. J'étais leur premier livre.

Lorsqu'il est devenu évident que personne ne viendrait, ma mère a allumé les sept bougies sur le gâteau, et je les ai soufflées. J'ai mangé une part du gâteau, imité par ma petite sœur et une de ses amies (toutes deux présentes à la fête au titre d'observatrices, non de participantes) avant qu'elles ne s'enfuient, en pouffant, dans le jardin.

Ma mère avait préparé des jeux de société, mais puisqu'il n'y avait plus personne, pas même ma sœur, aucun n'a servi, et j'ai déballé tout seul le papier journal qui enveloppait le

cadeau à se faire passer¹, révélant une figurine de Batman en plastique bleu. J'étais triste que personne ne soit venu à ma fête, mais ravi d'avoir une figurine de Batman, et il y avait un cadeau d'anniversaire qui attendait qu'on le lise, un coffret des livres de Narnia, que j'ai emporté à l'étage. Je me suis allongé sur le lit et perdu dans les histoires.

Ça me plaisait. Il y avait plus de sécurité dans les livres qu'avec les gens, de toute façon.

Mes parents m'avaient offert aussi un 33-tours des *Plus grands airs de Gilbert et Sullivan*, à ajouter aux deux que je possédais déjà. J'adorais les opérettes de Gilbert et Sullivan depuis l'âge de trois ans, lorsque la plus jeune sœur de mon père, ma tante, m'avait emmené voir *Iolanthe*, une histoire remplie de lords et de fées. Je trouvais l'existence et la nature des fées plus faciles à comprendre que les lords. Ma tante était morte peu après, de pneumonie, à l'hôpital.

Ce soir-là, mon père est rentré du travail en apportant une caisse en carton. À l'intérieur se trouvait un chaton noir au poil doux, de sexe incertain, que j'ai sur-le-champ baptisé Duvet et que j'ai aimé totalement, de tout mon cœur.

Duvet dormait la nuit sur mon lit. Je lui parlais, parfois, lorsque ma petite sœur n'était pas dans les parages, m'attendant à demi à l'entendre répondre avec une voix humaine. Il ne l'a jamais fait. Ça ne me dérangeait pas. C'était un chaton affectueux et attentif, un bon

1. *Pass the parcel* (« faites passer le paquet ») est un jeu où un paquet est emballé dans plusieurs épaisseurs de papier. Il circule de main en main au son d'une musique et, quand la musique s'arrête, celui qui tient le paquet a le droit d'en défaire une couche et de garder les babioles dans cette couche. Le plus gros cadeau se trouve bien entendu au centre du paquet. (NdT)

compagnon pour quelqu'un dont la fête de septième anniversaire s'était résumée à une tablée de biscuits glacés, un flan, un gâteau et quinze chaises pliantes vides.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais demandé à aucun des autres enfants de ma classe à l'école pourquoi ils n'étaient pas venus à ma fête. Je n'avais pas besoin de leur poser la question. Ce n'étaient pas mes amis, après tout. Simplement les gens avec lesquels j'allais en classe.

Je me faisais des amis lentement, quand je m'en faisais.

J'avais des livres, et maintenant j'avais mon chaton. Nous serions



comme Dick Whittington et son chat, je le savais, ou, si Duvet se révélait particulièrement intelligent, nous serions le fils du meunier et le Chat botté. Le chaton dormait sur mon oreiller, et attendait même mon retour de l'école, assis dans l'allée devant la maison, près de la barrière, jusqu'à ce qu'un mois plus tard, il soit écrasé par le taxi qui amenait le prospecteur d'opales venu s'installer chez moi.

Je n'étais pas là quand c'est arrivé.

Ce jour-là, je suis rentré de l'école et mon chaton n'attendait pas mon retour. Dans la cuisine, il y avait un grand type efflanqué avec la peau bronzée et une chemise à carreaux. Il buvait un café à la table de la cuisine, j'en ai senti l'odeur. À l'époque, le café était toujours de l'instantané, une poudre brun sombre, amère, qui sortait d'un pot.

« J'ai bien peur d'avoir eu un petit accident en arrivant ici, m'a-t-il dit sur un ton enjoué. Mais t'en fais pas. » Il parlait avec un débit saccadé, inconnu : c'était la première fois que j'entendais l'accent sud-africain.

Il avait également une caisse en carton sur la table devant lui.

« Le chaton noir, il était à toi ? a-t-il demandé.

— Il s'appelle Duvet.

— Ouais. Comme je te disais. Un accident en arrivant. T'en fais pas. Je me suis débarrassé du cadavre. T'auras pas à t'en soucier. J'ai réglé le problème. Ouvre la boîte.

— Quoi ? »

Il a indiqué la boîte du doigt. « Ouvre-la », a-t-il dit.

Le prospecteur d'opales était grand. Il portait des jeans et des chemises à carreaux chaque fois que je l'ai vu, sauf la dernière. Il avait autour du cou une épaisse chaîne en or pâle. Elle aussi avait disparu, la dernière fois que je l'ai vu.

Je ne voulais pas ouvrir son carton. Je voulais filer dans mon coin. Je voulais pleurer mon chaton, mais je ne pouvais pas faire ça alors que tout le monde était là, en train de me regarder. Je voulais porter le deuil. Je voulais enterrer mon ami au fond du jardin, au-delà des herbes vertes du cercle des fées, dans le creux du buisson de rhododendrons, derrière le tas de foin coupé, où jamais personne n'allait, sauf moi.

La boîte a remué.

« Je l'ai acheté pour toi, a dit l'homme. Je paie toujours mes dettes. »

J'ai tendu la main, soulevé le rabat supérieur du carton, en me demandant si c'était une farce et si j'allais retrouver mon chaton à l'intérieur. En fait, une tête orange m'a jeté un regard hargneux.

Le prospecteur d'opales a retiré le chat du carton.

C'était un énorme matou à rayures orange, à qui manquait une moitié d'oreille. Il m'a lancé un regard furibond. L'animal n'avait pas apprécié d'être enfermé dans une boîte. Il n'avait pas l'habitude des cartons. J'ai tendu la main pour lui caresser la tête, avec le sentiment d'être infidèle à la mémoire de mon chaton, mais il a reculé pour éviter que je le touche, et a chuinté dans ma direction, avant de se retirer d'un pas déterminé dans un coin éloigné de la pièce, où il s'est assis, aux aguets, l'air haineux.

« Et voilà. Un chat pour un chat », a déclaré le prospecteur d'opales, et il m'a ébouriffé les cheveux de sa main calleuse. Puis il est sorti dans le couloir, me laissant dans la cuisine avec ce chat qui n'était pas mon chaton.

L'homme a repassé la tête par la porte. « Il s'appelle Monstre », a-t-il lancé.

On aurait dit une mauvaise blague.

J'ai bloqué la porte de la cuisine en position ouverte, afin que le chat puisse sortir. Puis je suis monté dans la chambre, je me suis étendu sur mon lit, et j'ai pleuré Duvet mort. Lorsque mes parents sont rentrés, ce soir-là, je ne crois pas qu'on ait mentionné mon chaton une seule fois.

Monstre a vécu avec nous une semaine, ou plus. Je lui déposais de la pâtée pour chat dans l'écuelle le matin, ainsi que le soir, comme j'avais fait avec mon chaton. Il restait assis auprès de la porte de derrière jusqu'à ce que moi ou quelqu'un d'autre le laissions sortir. Nous le voyions dans le jardin, se coulant d'arbuste en arbuste, dans les arbres, ou dans les taillis. Nous suivions ses mouvements à la trace par les cadavres de mésanges bleues et de grives que nous retrouvions dans le jardin, mais nous le voyions rarement.

Duvet me manquait. Je savais bien qu'on ne peut pas remplacer un être vivant comme ça, mais je n'osais pas aller me plaindre auprès de mes parents. Mon émotion les aurait laissés perplexes : après tout, si mon chaton avait été tué, il avait également été remplacé. Le tort avait été réparé.

Tout cela m'est revenu et, en même temps que ça me revenait, j'ai su que ça ne durerait pas longtemps : toutes

ces choses dont je me souvenais, assis sur le banc vert au bord de la petite mare dont Lettie Hempstock m'avait un jour convaincu qu'elle était un océan.

